

Les Assassinats de Moscou

Rarement la conscience des jeunes travailleurs révolutionnaires aura subi pareille épreuve.

Fatigués, écœurés, révoltés d'un régime décadent qui ne leur offre que perspective de misère, fascisme et guerre, avec espoir ils tournaient les yeux vers l'Union Soviétique, le monde nouveau, le monde de l'avenir. Hélas! Non aguerris, les forfaits et les crimes de la bureaucratie les en font — une grande partie du moins — se détourner aujourd'hui, complètement atterrés.

16 cadavres venaient à peine d'être allongés sur les dalles des sous-sols du bâtiment de la Guépéou à Moscou, 16 cadavres dont ceux d'hommes dont le nom est inséparable de la Révolution russe, qu'un nouvel et tout aussi retentissant «procès» est ouvert.

Cette fois, à côté d'autres moins connus et aussi à côté d'incontestables provocateurs, les bancs des accusés sont occupés par des hommes comme Radek, Piatakov, Serebriakov, Sokolnikov, Drobnis et Mouralov, l'organisateur de l'insurrection d'Octobre à Moscou.

Et ce nouveau procès est à peine entamé que l'on parle de la disgrâce de Boukharine, de l'inculpation du fils de Léon Trotsky (qui ne s'occupait jamais de questions politiques) et de la sœur de ce dernier. Ceux qui ne peuvent atteindre directement le révolutionnaire incomparable, tant dans sa personne physique que dans sa personnalité politique, se livrent ainsi à leur basse et cynique vengeance en s'attaquant à des êtres qui lui sont chers par les liens du sang, renouvelant ainsi les pires traditions de l'inquisition et mettant en honneur des méthodes dignes de fascistes.

Les accusations, cette fois, sont encore plus invraisemblables qu'en septembre dernier. Les aveux, de même, plus fantastiques, plus invraisemblables que jamais.

La seule chose concrète qui apparaisse c'est le fait que tous ceux qui appartenaient à la vieille garde bolchévique, tous ceux qui jouèrent un rôle de premier plan dans la Révolution d'Octobre et la naissance de l'Union Soviétique, tous ceux qui furent à la tête du Parti Bolchévique et de la III^e Internationale du vivant de Lénine, tous ceux-là

sont entraînés devant le banc d'infamie.

Sous quels prétextes ?
D'appartenir à un centre trotskyste parallèle que, malgré leur bonne volonté à avouer les choses les plus invraisemblables, aucun des 16 fusillés de septembre n'avait dénoncé! Et pour cause, le procès actuel n'étant qu'un nouvel amalgame stalino-policier qui, à cette époque, n'avait pas encore vu le jour et qui, aussi, en précède d'autres à venir.

Qui donc, sans parti-pris, pourrait admettre toutes les monstruosité que l'on fait avouer à ceux qui, dans quelques heures sans doute, seront assassinés d'une balle dans la nuque? Qui donc pourrait admettre que tous ceux qui furent les proches compagnons et collaborateurs de Lénine, à l'exception d'un seul que l'on proclame «soleil» et «génie», sabotaient les usines et la production et entretenaient des liaisons secrètes avec l'Allemagne et le Japon en vue d'un démembrement de l'Union Soviétique ?

Quel est donc celui qui, sans parti-pris, pourra admettre cette infâme comédie où l'un des accusés «avoue» avoir commis des centaines et des centaines d'attentats ferroviaires — comme s'il était possible de ne jamais avoir pu en découvrir les responsabilités auparavant! — tandis que Piatakov «avoue», lui, s'être rendu en avion, en décembre 35, de Berlin à Oslo, alors que les démentis les plus autorisés démontrent qu'il ne s'agit que d'un grossier mensonge ?

Et, par conséquent, quelle valeur peut-on accorder aux autres «aveux» — non vérifiés et démontrés — concernant les rapports secrets avec l'Allemagne et le Japon en vue d'un démembrement de l'Union Soviétique ou, encore, concernant les actes terroristes, de la part de ceux qui, malgré leur capitulation devant le stalinisme, ont toujours manifesté un esprit de sacrifice envers la patrie socialiste ?

La seule conclusion logique, à nos yeux, que l'on puisse dégager du procès actuel — comme d'ailleurs de celui qui l'a précédé et de ceux qui suivront —, c'est qu'il se déroule, d'une part, sur le fond d'un renforcement de la dictature bureaucratique-personnelle de Staline et, d'autre part, d'une intégration grandissante de l'Union Soviétique dans le système capitaliste mondial.

Et c'est parce que tous ceux qui ont leur nom attaché, dans l'histoire, à celui de Lénine et à la Révolution d'Octobre, sont devenus aujourd'hui des témoins gênants et que, demain, ils peuvent être portés à la tête des masses en lutte contre l'absolutisme bureaucratique, que Staline, au nom de la défense des intérêts d'une caste privilégiée, les fait lâchement assassiner.

Des hommes peuvent tomber, usés ou assassinés, mais jamais encore l'esprit révolutionnaire, incarné par toute une classe, n'a pu être éteint.

En Russie Soviétique comme partout ailleurs, moins qu'ailleurs peut-être.

La bureaucratie de l'U. R. S. S. peut amonceler les cadavres, accumuler les reniements, les trahisons et les crimes, mais elle n'empêchera que la prophétie superbe de Rosa Luxembourg, formulée le 14 janvier 1919, et s'appliquant aussi bien à la contre-révolution stalinienne qu'aux agents de la réaction, ne se réalise :

«O bourreaux stupides!... La Révolution se dressera demain dans toute sa hauteur avec fracas et à votre terreur elle annoncera avec toutes ses trompettes :

J'ETAIS, JE SUIS, JE SERAI ! »

Un Capitaine... de l'Armée Espagnole

Depuis plusieurs semaines déjà, en flânant dans les rues de Charleroi, notre regard avait été frappé par un jeune homme qui, ressemblant étrangement au «camarade» Bourrotte, dirigeant des Jeunesses Communistes, se promenait en tenue de milicien de l'armée espagnole.

Nous ne voulions en croire nos yeux, nous répétant que Bourrotte venant de partir pour le front espagnol ne pouvait se trouver quelque quarante-huit heures plus tard de retour à Charleroi. D'autant plus que nous connaissons la modestie légendaire des staliniens : ils n'ont que faire des apparats.

Et puis tout de même, ajoutons-nous, Bourrotte ne peut que se trouver parmi les autres camarades qui, sur le front espagnol, n'ont pas peur de risquer leur peau contre les bandes fascistes.

Malgré tout, cela nous tracassait. Aussi nous sommes-nous livré à une discrète enquête. Et nous avons fini par apprendre (grâce à des affiches placardées à Farcienne) que le citoyen Bourrotte nous était revenu d'Espagne, décoré du grade de «capitaine»...

Si l'on devient «capitaine» pour le simple fait d'avoir pris un coupon aller et retour pour Madrid ou Barcelone, nous osons croire qu'il se révélera pas mal d'«énergies» ou d'émules de Bourrotte, pour tenter de même...

Peut-être bien que, s'il n'y avait pas eu l'incident de la mort du comte de Borchgrave, le citoyen-ministre P.-H. Spaak serait allé jusqu'à Barcelone, histoire d'en revenir «général».

Heureusement que les camarades de toutes tendances qui partent s'enrôler dans les milices — et qui ne sont pas tous capitaine ou général, loin s'en faut! — comprennent que le devoir révolutionnaire signifie tout autre chose, et qu'il exige d'eux, les armes à la main et au péril de leur vie, la lutte contre le fascisme et le régime capitaliste... et non le fait de se pavaner à quelques mille kilomètres des tranchées en tenue d'officier milicien.

L'œil J. S. R.

P. S. — Malgré notre acharnement nous n'avons pu percer le mystère qui entoure la nomination du citoyen Bourrotte au grade de «capitaine espagnol». Nous sommes déçu de devoir annoncer cela à nos lecteurs. Mais si le citoyen Bourrotte daigne se présenter jusqu'à la rédaction de «REVOLUTION» nous nous ferons un très grand plaisir de l'interviewer à l'intention de nos fidèles lecteurs.

P. P. S. — Au moment de mettre sous presses, nous apprenons que le citoyen Bourrotte va partir pour l'Espagne. Si cela est vrai, nous lui souhaitons d'accomplir son devoir de classe, tout simplement, comme le font tous les jeunes travailleurs partis se battre sur le front espagnol.

De Nouvelles Brimades aux Ouvriers en Kaki

Peu à peu, les jeunes encasernés constatent que le peu de liberté qui leur est accordé va tomber à zéro.

Après les récentes mesures imposant aux soldats de rester les dimanches et jours fériés dans les casernements, sans rime ni raison, une nouvelle dépêche ministérielle applicable notamment au Régiment de Forteresse de Liège, interdit dorénavant toute permission de minuit. Tous les soldats doivent être rentrés pour 22 heures. Les miliciens ne peuvent obtenir que trois jours de congé par mois, à prendre en une seule fois. Le retour de congé doit s'effectuer au plus tard par le dernier train rentrant avant 22 heures...

Le Secrétaire National J.G.S. se dérobe

A de nombreuses reprises depuis notre exclusion du mouvement J. G. S., nous avons invité le citoyen F. Godefroid à venir s'expliquer contradictoirement devant des auditoires ouvriers et à opposer aux thèses socialistes-révolutionnaires les thèses J. G. S. officielles.

Que ce fut à Gilly, à Flénu ou à Pironchamps, chaque fois le secrétaire national J. G. S. fuya l'occasion que nous lui offrions de venir démontrer devant la classe ouvrière ce qu'il tient à affirmer si vaillamment dans des articles, à savoir que nous socialistes-révolutionnaires sommes des «diviseurs», tandis que les J. G. S. sont, eux, «unitaires».

C'est pourquoi les Fédérations de Charleroi de notre parti et de nos J. S. R. avaient décidé de tenir le mardi 19 janvier un meeting public et contradictoire à Farcienne même, dans le propre fief de Godefroid.

Deux jours auparavant, dans le Journal de Charleroi, ce dernier nous faisait savoir qu'il ne se rendrait pas à notre invitation sous prétexte notamment qu'il ne tenait point par sa présence à nous gratifier d'un public nombreux...

En réalité, et c'est ce que les auditeurs ont parfaitement compris, le citoyen Godefroid avait tout simplement crainte de se trouver face à face avec notre camarade Dauge et de devoir s'expliquer sur les problèmes les plus importants de l'heure. D'autant plus, comme le rappela fort à propos et à haute voix un des auditeurs, que le citoyen Godefroid avait déclaré, publiquement, avoir «un œuf à peler» avec nous...

Bien que des assemblées de mineurs aient lieu le soir même à Farcienne et Chatelineau, 300 travailleurs assistèrent à notre meeting, c'est-à-dire un auditoire bien plus nombreux que celui qui assistait au récent meeting JGS de Farcienne où parla Hector Roland.

Tour à tour, nos camarades Fux pour les J. S. R. et Dauge pour le P. S. R., firent applaudir les positions politiques de notre mouvement sur les graves problèmes de l'heure, permettant ainsi aux travailleurs présents de se faire juges des accusations lancées contre nous tant par les réformistes et staliniens que par les dirigeants J. G. S.

Ce meeting ne sera certes pas sans lendemain. A Farcienne aussi, notre mouvement socialiste-révolutionnaire se frayera la voie.

Abonnez-vous

On comprend qu'à la réception de pareils ordres, les critiques vont bon train. Les soldats comprennent ainsi que la caste militariste essaie de disposer d'une façon absolue de leur corps de vingt ans, avant de s'imposer directement à la population tout entière par l'instauration du fascisme ou par l'état de guerre.

Il s'avère ainsi, une fois de plus, que la lutte des travailleurs des usines et des champs doit s'interpénétrer totalement avec celle de leurs camarades en kaki.

Camarades soldats, nous tenons entre nos mains un gros enjeu de la lutte des classes. C'est dans la mesure où nous saurons résister à toutes les prétentions de la gradaille que celle-ci reculera dans ses tentatives d'oppression ouverte des masses. Que cela nous guide dans la lutte.

Bulletin d'Adhésion

(A renvoyer à la Maison du Peuple de Gilly)

Je soussigné, nom :

demeurant rue

à

demande mon affiliation au J. S. R.

le

Signature,